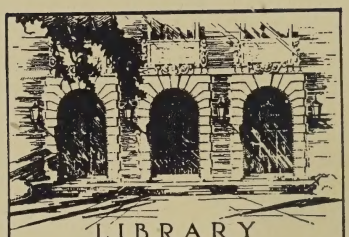
845Ar21
Os

PIERRE D'ARCANGUES SHORLÉKOUA



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

845Ar21
Os

SHORLÉKOUA

Cette pièce a été jouée pour la première fois le 30 septembre 1949, au Théâtre du Casino de Biarritz, avec le concours des Compagnons du Labour, du groupe d'art basque " Oldarra " et de l'Orchestre Symphonique de la Côte Basque.

DL 6024 1-6-50 A

400-

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

POÉSIE

Le chant des sources. (Perrin, éditeur.)
Le grain de Sénevé. (Perrin, éditeur.)
Les lauriers sur les tombes. (Éditions Pierre Lafitte.)
La maison du soleil. (Plon, éditeur.)
Six poèmes sur le Pays Basque. (E. Germain, éditeur.)

A PARAITRE :

Tendresse.

PROSE

Les chansons de Kaddour, poèmes en prose. (Chiberre, éditeur.)
A pieds joints. (Alexis Redier, éditeur.)
Quand il reviendra. (Foltzer, éditeur.)
Le Destin de l'Espagne. (Denoël, éditeur.)
Un mois au Fort du Hâ. (Delmas, éditeur.)
Rois en vacances. (Delmas, éditeur.)

A PARAITRE :

Terres de soleil et de mystère.
Vingt-quatre histoires tragiques.
L'homme frappé de silence.

THÉATRE

La folle tournée, opérette, (Musique de D. YOVANOVITCH.)
La chemise du Grand Duc, opérette. (Musique de J. CONFALONIERI.)
L'école des gigolos, opérette. (Musique de Mario BRAGGIOTTI.)
Le retour de l'Ambassadeur. (Musique de F. MASSON.)
Dans le palais du Roi, en collaboration avec M.L. ARAMAYO,
Le Prince et le Tailleur. (Georges Gautron, éditeur.)

PIERRE D'ARCANGUES

SHORLÉKOUA

(TERRE OU JE SUIS NÉ)

Pièce en 2 actes

suivie de

SIX POÈMES SUR LE PAYS BASQUE

POUR DES RAISONS EUPHONIQUES LE MOT BASQUE « SHORLÉKOUA » A ÉTÉ IMPRIMÉ TEL QU'IL SE PRONONCE ET NON TEL QU'IL S'ÉCRIT.

Il a été tiré de cet ouvrage deux mille exemplaires sur papier Aussedat.

845 Ar 21
Os

A la mémoire de mon cher Michel, dont le cœur était si profondément attaché à notre terre Basque et qui m'inspira en grande partie les répliques que j'ai placées dans la bouche de Piarresch et dans celle de Gachucha.

P. D'ARCANGUES, *octobre 1949.*

PRÉFACE

par un spectateur anonyme (1)

SHORLÉKOUA

IL y a deux ans à Paris, j'avais eu l'occasion d'assister à la représentation de Lurargui, *de Pierre d'Arcangues. N'en déplaise au barde célèbre du Pays Basque, je dois avouer que je m'étais rendu aux* Bouffes *sans enthousiasme.*

Je me méfiais en effet de cette sorte de manifestation. Voir le folklore basque tout à coup étalé sur une scène parisienne loin de la lumière des frontons, et devant un public totalement étranger aux coutumes et aux traditions de ce pays : j'étais inquiet. Je craignais malgré la réputation de l'auteur et du groupe Oldarra, de me trouver en face d'un spectacle de propagande d'une portée uniquement publicitaire, ou qui risquerait d'être une redite du genre Farrebique, *certes assez prenant mais profondément ennuyeux.*

Or, dès les premiers tableaux, je dus faire amende honorable, et convenir avec joie d'ailleurs, que j'assistais à un essai d'une nouvelle formule : le théâtre folklorique.

Le spectacle que je voyais, par sa mise en scène admirablement réglée, par ses décors que Ramiro Arrué avait signés et par la poésie qui se dégageait de l'ensemble, était tout différent des Basqueries *auxquelles les Parisiens étaient hélas habitués.*

Ce premier effort de Pierre d'Arcangues a eu récemment son prolongement avec Shorlékoua.

Pierre d'Arcangues, s'il est l'homme qui depuis trente ans,

(1) Article paru dans le *Sud-Ouest*, du 18 octobre 1949.

a le plus contribué à faire de Biarritz un des centres les plus brillants du Tourisme Français, est également celui qui a consacré une grande partie de ses activités et de son talent à faire connaître et aimer le Pays Basque. Ses poèmes de La Maison du Soleil, *les pages qu'il lui a dédiées dans* A pieds joints, *ses articles dans la presse locale et parisienne ont attiré sur cette région l'attention générale.*

En écrivant Shorlékoua *après avoir présenté Lurargui, Pierre d'Arcangues a été encore plus avant dans l'accomplissement de ce qu'il semble considérer comme un apostolat. Il a fait vivre réellement le Pays Basque en révélant au public les détails les plus secrets et les traditions les plus reculées de sa petite patrie.*

Shorlékoua *est donc avant tout un hommage plein d'une émouvante tendresse envers cette terre basque sur laquelle depuis huit siècles, les Arcangues se sont succédés.*

Mérite de sincérité d'abord, mérite ensuite de la simplicité. Tous les personnages de Shorlékoua *parlent le langage que vous pourriez entendre tous les jours dans les fermes basques : simplicité empreinte quelquefois d'une aimable naïveté, mais qui dissimule également une philosophie aussi profonde que douce.*

Pour mener le jeu, pour tenir le fil conducteur de sa pièce, pour servir de lien entre les différents tableaux, l'auteur a fait appel au personnage de la sorcière qui reste la grande trouvaille de Shorlékoua.

Dans plusieurs folklores français et étrangers, on retrouve la sorcière. Cependant la Gachucha de Pierre d'Arcangues serait plutôt une fée. Certes, elle a, si j'ose dire, ses défauts, et il vaut mieux ne pas l'offenser (Ganiche, qu'elle a fait dessécher, en sait quelque chose), mais dans l'ensemble elle est infiniment sympathique.

Elle apparaît davantage comme une très vieille grand-mère qui ne mourrait jamais et qui se serait donné comme mission de rendre heureux tous ses petits-enfants, et surtout de leur inculquer de génération en génération l'amour de la terre, « de la terre où

ils sont nés, et dans laquelle, s'il plaît à Dieu, un jour ils s'endormiront ».

Comme elle l'aime sa terre, la vieille Gachucha. Écoutez ce qu'elle lui dit au cours de ce tableau si émouvant de l'incantation, dans lequel on retrouve le talent poétique de l'auteur :

« *Je t'aime dans tes fils, dans tes maisons, dans tes montagnes et dans tes morts. Je t'aime dans tes moissons et dans tes crépuscules. Quant tu me parles, je te comprends, parce que moi je suis un peu de toi. Je retournerai vers toi avec sérénité, avec tendresse, car tu es mon seul amour.* »

Sincérité, simplicité, émotion et aussi esprit satirique. Les Basques en effet possèdent au plus haut point le sens de la satire (pensons aux Mascarades souletines), n'est-ce pas, cher curé de Shorlékoua : « *La contrebande n'est pas un péché. Ce qui est un péché, c'est de se faire prendre.* »

Les Oldarra, chanteurs et danseurs, que l'Europe entière a maintenant appréciés, ont beaucoup contribué au succès de l'œuvre. Avec les décors d'Arrué et naturellement l'interprétation excellente des Compagnons du Labour, ils constituent un des rouages essentiels de cet ensemble que Pierre d'Arcangues a su au mieux amalgamer et polir.

Toutefois, Shorlékoua, *aurait gagné à être moins haché. Certains tableaux sont trop courts et trop peu étoffés. L'œil et l'oreille du spectateur ont eu à peine le temps de se fixer que déjà la lumière s'éteint ! Il en résulte parfois une impression de confusion ou mieux une impression de revue qui irait trop vite.*

On me dit que Shorlékoua *fournira prochainement le sujet d'un film. Il y a en effet dans la pièce d'Arcangues mille détails nue la caméra, le découpage et la mise en scène sauront mettre en valeur. Je souhaite simplement que la pensée même de l'auteur qe soit jamais ni déformée ni trahie, ainsi qu'il arrive trop souvent, et que sur l'écran, comme sur la scène du Casino,* Shorlékoua *demeure ce qu'elle est en réalité : un acte de foi, un élan d'amour.*

« Je ne sais pas, je ne sais pas, pas un seul pays au monde.
« Qui vaille ma fougère et l'or de mes jardins. »

GUY D'ARCANGUES.

SHORLÉKOUA

A projeter sur l'écran de présentation :

Ceci n'est pas à proprement parler une pièce de théâtre; c'est une simple histoire d'amour comme il y en a des centaines. C'est aussi un prétexte à vous présenter quelques coutumes du Pays Basque et, dans leur naïve profondeur, quelques aspects, quelques chants et quelques danses de ce peuple vieux comme le monde. N'attendez donc pas d'étonnantes péripéties ou de grandes complications sentimentales. C'est un peu de la vie de chaque jour, dépouillée de tout artifice, dans sa simple vérité qui n'est pas sans grandeur.

P. A.

Et maintenant voici l'histoire...
(dont l'action principale se situe aux environ de 1880.)

DISTRIBUTION

PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

PROLOGUE

PIARRESCH, le vieux sandalier.
LE CURÉ.
GACHUCHA.
LES AMOUREUX. { Lui. / Elle. }

50 ANS PLUS TOT

MAITÉ.
SON PÈRE.
SA MÈRE.
LA CHATELAINE.
MARIANNE.
1er PIQUEUX.
2e PIQUEUX.
GACHUCHA.
LE PETIT.
PIARRESCH.
SA MÈRE.
1er BOUVIER.
2e BOUVIER.
LE DOCTEUR.
LE MAIRE.
LE CURÉ.
LA MARRAINE DE MAITÉ.
LE SECRÉTAIRE DE MAIRIE.
LE PHOTOGRAPHE.
LES JEUNES FILLES A LA FONTAINE.
LES DOUANIERS.
LES CONTREBANDIERS.
LES LAMINAK.
LES VIEUX BASQUES.
LES ABEILLES.
LES DANSEURS SOULETINS.
LES DANSEURS BAS-NAVARRAIS.

ACTE PREMIER

PROLOGUE

Une place de village basque par un soir de mai.

A gauche, au premier plan, la maison du sandalier.

A droite, au premier plan, l'auberge avec, devant, quelques tables sous des platanes.

Au fond, l'église avec son cimetière.

Entre l'auberge et l'église, on aperçoit une partie du fronton.

Assis devant sa porte, Piarresch Olhagaray, le vieux sandalier travaille et rêve. Il a installé devant lui le meuble spécial à confectionner les sandales.

Le curé joue à la pelote contre ses deux enfants de chœur.

Des femmes passent, se rendant à l'église.

UNE FEMME *(à Piarresch)*

Lanéan hari, Piarresch, vous travaillez?

PIARRESCH

Ba, hola, hola... et vous, où allez-vous ?

LA FEMME

A l'église.

Un groupe de Basques entre et s'installe aux tables de l'auberge. En passant, ils souhaitent le bonsoir à Piarresch, puis tandis que la servante leur apporte à boire, ils se mettent à chanter.

Le curé, qui a arrêté la partie pour écouter chanter, s'est remis à jouer à la pelote.

Après le chant :

1er ENFANT DE CHŒUR *(tout en jouant, au curé)*

Ah! Ah! nous vous faisons courir, Jaun Erretora ! (1)

LE CURÉ *(essoufflé et riant, tout en jouant)*

Petit misérable ! Tiens... attrape celle-là ! *(il fait un bon coup.)*

2e ENFANT *(rattrapant la pelote)*

Et voilà !

LE CURÉ

Emak hor, mutikoa ! Bien joué !

La partie s'arrête, le curé éponge son front.

(1) Monsieur le Curé.

PIARRESCH *(qui a regardé la partie)*

Trente à vingt-deux, Monsieur le curé ! Vous êtes battu !

LE CURÉ *(souriant)*

Je suis battu ! Je me fais vieux, Piarresch ! *(Aux enfants.)* Allez, rentrez à l'église, il faut préparer le mois de Marie.

Les enfants partent en courant vers l'église. Le curé s'est rapproché de Piarresch et s'éponge le front. Il s'asseoit à la gauche de Piarresch.

LE CURÉ

Ces garnements m'ont donné chaud !

On entend des cris d'enfants.

Sorguina (1) ! puiès. Sorguina ! puiès !...

On voit alors une très vieille femme ratatinée entrer en scène, poursuivie par des enfants. Elle est courbée en deux ; des mèches s'échappent de son serre-tête noir ; elle a vraiment l'air d'une sorcière. Elle traverse la scène en trottinant, poursuivie par les enfants qui continuent à l'apostropher.

Sorguina ! puiès ! Sorguina ! puiès !...

LE CURÉ *(s'interposant)*

Allez-vous-en, marmaille ! Voulez-vous la laisser en paix !

Les enfants s'enfuient comme une volée de moi-

(1) Sorcière.

neaux, mais le curé en a arrêté un et le fait pivoter en lui tirant l'oreille.

LE CURÉ *(s'adressant à la vieille)*

Bonsoir Gachucha !... *(Mais la vieille sort sans répondre.)*

PIARRESCH *(au curé)*

Les enfants, ça n'a pas de cœur.

LE CURÉ *(à l'enfant)*

Tu n'as pas honte de poursuivre cette pauvre vieille ?

L'ENFANT

Dites, monsieur le curé, est-ce que c'est vraiment une sorcière ? *(Tandis que le curé hausse les épaules en riant, l'enfant insiste.)* Le père dit qu'elle fréquente les Laminak, qu'est-ce que c'est les Laminak ?

PIARRESCH

Ce sont des lutins qui, eux aussi, sont de petits sorciers. *(Pensivement)* : Non, Gachucha n'est pas une sorcière, seulement elle dit des choses surprenantes... on dirait parfois qu'elle connaît l'avenir...

LE CURÉ *(à l'enfant)*

Va ! file et ne recommence pas !

L'enfant sort.

PIARRESCH *(rêveur)*

Oui, Gachucha dit des choses surprenantes ; je la connais depuis mon enfance et elle m'a toujours étonné. A certains moments, elle paraît comme inspirée.

LE CURÉ *(pensif)*

Les vieilles gens, dans notre pays, ont, en effet souvent, des sortes de révélations. Il semble qu'étant plus près du mystère de la mort, elles soulèvent le voile du mystère de la vie.

PIARRESCH

Gachucha n'est pas une vieille femme comme les autres.

LE CURÉ

C'est vrai. *(On entend sonner la cloche de l'église. Le curé regarde sa montre)* : Allons, bonsoir Piarresch ! C'est l'heure du mois de Marie.

Il se dirige vers l'église. Pendant ce temps, des jeunes filles se sont groupées dans le fond et sont en train de mettre le voile blanc et le ruban bleu des enfants de Marie. Une bonne sœur les accompagne.

LA BONNE SŒUR

Vous êtes prêtes, mes petites ?

LES JEUNES FILLES

Oui, ma mère.

LA SŒUR

Alors, répétons encore une fois le cantique.

Elles chantent en commençant à marcher vers l'église

Agur, Ama Birjina...

Elles disparaissent dans l'église. Piarresch s'est remis au travail. A l'auberge, les hommes ont entamé une partie de muss. (1). *On entend, après le chant :*

Muss, Muss... pareak ba, bortz geihago, iduki... etc...

Entre un couple d'amoureux : ils se dirigent vers le sandalier.

LUI

Avez-vous des sandales pour nous, Piarresch ?

Piarresch leur désigne un tas de sandales, à côté de lui.

PIARRESCH

Tenez, essayez mes enfants ; là, vous trouverez ce qu'il vous faut.

Le couple essaye les sandales.

ELLE

Celles-là sont bien, je crois.

LUI

Et celles-là pour moi. Est-ce qu'elles me feront plusieurs parties de pelote ?

PIARRESCH

Soyez tranquilles *(à lui)*, toi tu pourras bien faire quatre parties de pelote avec elles et *(à elle)* toi, tu pourras danser longtemps !

(1) Jeu de cartes populaire au pays Basque.

ELLE *(souriant)*

Et vous vous y connaissez, Piarresch, car il paraît que vous avez été un fameux danseur !

LUI

Et un fameux pelotari *(à l'oreille de Piarresch, en souriant)* et aussi un grand contrebandier.

PIARRESCH *(rêveur)*

Oui... *(avec mélancolie)* dans le temps !

ELLE

Tiens ! je me sens si légère avec ces sandales que j'ai envie de danser !

A l'auberge, les hommes ont entendu ce dialogue.

UN HOMME *(à un autre)*

Manech, puisque tu as ton txixtu (1), joue leur un fandango.

Il joue. Les jeunes gens dansent un fandango sous l'œil approbateur de Piarresch qui les regarde avec émotion.

Le fandango s'achève. Le jeune homme s'adresse aux hommes à l'auberge.

LUI

Allez ! à vous, maintenant, montrez-nous que les vieux aussi savent danser.

(1) Sorte de flûte à trois trous.

UN DES HOMMES

Ah ! vous croyez nous embarrasser ! *(A ses camarades)* : Allez ! Allez !

Ils se lèvent tous, joyeusement, certains avec un peu de peine. Le txixtu attaque le saut basque. Au vieux sandalier :

Et ! Piarresch, vous aussi venez !

Piarresch se lève aussi et se joint au groupe. Ils exécutent le saut basque sous l'œil amusé du jeune couple. Les vieux se rassoient, un peu essoufflés.

LUI *(à elle)*

Et maintenant, à nous deux l'arin-arin !

Ils dansent l'arin-arin, et dès qu'ils ont fini, ils s'enfuient en riant. Piarresch les regarde partir en soupirant :

PIARRESCH

Ah ! la jeunesse !... la jeunesse !...

A ce moment, la vieille Gachucha rentre en scène, l'air toujours un peu égaré. A ce mot « jeunesse », elle s'arrête comme frappée par la foudre.

GACHUCHA

La jeunesse ! La jeunesse ! On ne sait pas ce que c'est ! Moi... je sais, mais cho... c'est mauvais de parler de la jeunesse quand on est vieux, ça vous fait du mal... et puis on ne comprend plus...

Les hommes à l'auberge rient en se touchant le front. On entend revenir le mot « Sorguina ». Mais la vieille s'est approchée du groupe d'hommes ; elle continue à marmotter d'un air mystérieux.

Moi... je peux des choses...

UN BASQUE

Quoi ? Qu'est-ce que vous pouvez ?

GACHUCHA

Je peux endormir, je peux réveiller, je peux faire venir les songes et aussi les Laminak.

Les hommes rient en se moquant. Piarresch regarde la vieille affectueusement.

PIARRESCH

Bonsoir Gachucha... Savez-vous que vous n'êtes pas beaucoup plus vieille que du temps de ma jeunesse ?

GACHUCHA *(allant vers Piarresch)*

Ah ! Ah ! c'est vrai que je t'ai connu quand tu étais un beau jeune homme, Piarresch *(Piarresch soupire)* et quand tu étais amoureux... et même si tu as été heureux, c'est un peu grâce à moi !

PIARRESCH *(mélancolique)*

C'est vrai, Gachucha... vous, vous aviez déjà des cheveux gris !

GACHUCHA

Moi, je ne vieillis pas, je ne vieillirai pas parce que...,

UN BASQUE *(l'interrompant)*

Taisez-vous, vous dites des bêtises et le Bon Dieu vous punira !

Gachucha, furieuse, se précipite sur lui.

GACHUCHA

Tais-toi, toi-même et prends garde ! Je peux beaucoup de choses. Tiens, tu connais Ganiche le forgeron... et bien... il est malade. C'est parce que j'ai fait dire une « Eihar meza », la messe pour qu'il se dessèche.

UN BASQUE *(riant)*

Ah ! Ah ! et qui vous l'a dite cette messe ?

Gachucha ne répond pas mais désigne Piarresch d'un geste.

GACHUCHA

Et tu le vois lui ? Et bien, veux-tu que je l'endorme ? C'est facile pour moi ! Et je vais lui envoyer un songe, un beau songe.

UN BASQUE

Ah ! et quel songe ?

GACHUCHA

Il va revivre sa jeunesse !

Les hommes, un peu impressionnés malgré tout, rient sans chaleur, le soir se fait gris et mystérieux. On entend dans l'église le chant assourdi des enfants de Marie.

Piarresch a abandonné son travail et rêve.

La vieille s'approche alors lentement de lui et le regarde fixement, puis elle passe derrière lui et prononce :

Ingumaren ezkupean lopo lopak har beza hau...

Les Basques à l'auberge regardent cette scène avec un étonnement mêlé d'inquiétude. Ils échangent quelques mots.

Zer arida hor ?
Ezta kit !
Behazu Piarresch (1).

Piarresch s'est immobilisé, son expression est devenue lointaine. Les chants de l'église semblent s'éloigner, la petite place aussi. Tout s'estompe dans une brume légère qui devient de plus en plus épaisse. On n'entend plus que la voix de la sorcière.

GACHUCHA

Moi, je peux des choses... rêve Piarresch Olhagaray, rêve... tu es redevenu jeune... tu as vingt ans... Souviens-toi! Vingt ans ! C'est le bel âge !... Orhoitz hadi,

(1) Qu'est-ce qu'elle fait ? Je ne sais pas ! Regardez Piarresch.

Piarresch. *(Elle rit.)* Ah ! ah ! vous vous moquiez, mais moi, je peux des choses...

Le brouillard a noyé la place complètement ; les chants se sont éteints ; seule la cloche qui sonnait le mois de Marie continue à sonner ; mais ce n'est plus sur le rythme clair qui invite à la prière, c'est un glas, sans aucun doute, le glas qui annonce la mort.

FIN DU PROLOGUE

SCÈNE PREMIÈRE (entre rideaux)

Autour d'une table, Maïté, son père et sa mère. La mère tricote. Le père a devant lui un fromage, un morceau de pain et un verre de vin.

LA MÈRE *(à sa fille)*

Maïté, va chercher un peu plus de vin pour le père ! *(Maïté sort.) (Au père.)* Avez-vous remarqué que notre fille est très songeuse depuis quelques temps ?

LE PÈRE

Peut-être... c'est qu'elle a dix-huit ans, alors, dame... c'est l'âge de l'amour.

LA MÈRE

Mais Maïté est une enfant !

LE PÈRE

Pour sa mère, on est toujours un enfant... tenez, vous vous rappelez la vieille Marianne, notre cousine, quand on a fêté ses cent ans ! Et bien son fils aîné en avait soixante quinze, et elle l'appelait toujours « mon petit » !

LA MÈRE *(riant)*

Oui, et même qu'elle lui disait : « Fais attention en traversant la route ! »

LE PÈRE *(riant)*

Et comme il n'était plus très solide sur ses jambes, ça commençait à devenir vrai !

Ils rient tous deux

LE PÈRE

N'empêche que Maïté a dix-huit ans... alors, vous vous rappelez ce qu'avait dit un jour notre Curé : « La vertu des filles est plus difficile à garder qu'une poignée de puces. »

Ils rient... On entend le glas plus distinctement. Maïté rentre et écoute la cloche.

LA MÈRE *(s'arrêtant de tricoter)*

Mais c'est le glas !...

LE PÈRE

C'est l'enterrement de Ganiche Olhagaray, le sandalier.

MAITÉ

Pauvre Piarresch ! Enterrer son père le jour même où on a vingt ans, c'est triste !... il va rester seul homme à la maison...

Elle paraît très émue. Son père et sa mère la regardent. Sa mère se lève et s'approche de Maïté, elle caresse ses cheveux.

LA MÈRE

Tu peux aller chez eux les voir un instant si tu veux...

La figure de Maïté a un éclair de joie, elle sort tandis que sa mère la suit des yeux d'un air attendri.

LE PÈRE *(à la mère)*

Je crois que ces deux enfants s'aiment.

LA MÈRE

Je le crois... et Pierresch est un brave garçon.

FIN DE LA SCÈNE PREMIÈRE

SCÈNE II (entre rideaux)

La châtelaine est assise dans un fauteuil doré. Elle fait de la tapisserie. Debout, près d'elle, sa femme de chambre, Marie, dévide un écheveau de laine.

LA CHATELAINE

Tu as lu, Marie, que notre Président de la République, le Maréchal de Mac Mahon va changer de Ministre de l'Intérieur ?

MARIE *(indifférente)*

Non, Madame la Comtesse.

LA CHATELAINE

C'est vrai, j'oublais que tu ne lis jamais les gazettes

MARIE

Les gazettes, ça ne dit jamais que des mensonges !

LA CHATELAINE

Hum... c'est un peu vrai !

MARIE

Et puis, la politique, moi, je n'y comprends rien.

LA CHATELAINE

Moi, je dois dire que ça m'intéresse.

MARIE

C'est parce que Madame, il est étrangère.

LA CHATELAINE *(ahurie et vexée)*

Étrangère ? Mais tu es folle, je suis de Bordeaux !

MARIE *(imperturbable)*

Et bien oui, étrangère.

LA CHATELAINE *(furieuse)*

C'est tout de même un peu fort... alors comment appelez-vous les étrangers, les vrais ?

MARIE *(sans sourciller)*

Des Anglais !

LA CHATELAINE *(interloquée)*

Des Anglais !... et les Français qui ne sont pas Basques, comment les appelez-vous ?

MARIE

C'est tous des Gascons !

LA CHATELAINE *(riant)*

Et bien vous avez trouvé une manière de simplifier la question des nationalités !... *(Reprenant le fil de ses pensées)* : Je te disais que le Ministre de l'Intérieur allait être remercié parce qu'à l'Exposition Universelle, il... *(Tout à coup elle entend sonner le glas et elle s'arrête.)* C'est le glas, Marie... *(Elles se signent.)*

MARIE

C'est le père Olhagaray qu'on porte en terre.

LA CHATELAINE

Le vieux sandalier ?

MARIE

Oui, Madame la Comtesse.

LA CHATELAINE

Vite ! Donne-moi mon chapeau et mon ombrelle ! Il faut que j'aille voir la famille.

Marie sort et revient apportant le chapeau et l'ombrelle. La châtelaine se lève péniblement : on sent qu'elle a quelques rhumatismes.

LA CHATELAINE

Appelle Jean-Pierre et Manech, ils m'accompagneront.

Marie sort, la châtelaine se coiffe, les deux piqueux entrent. La châtelaine s'appuie sur leurs robustes épaules.

LA CHATELAINE

Allons !

Ils se dirigent vers la sortie. La châtelaine s'arrête et interpelle un des piqueux.

LA CHATELAINE

Manech, toi, tu ne t'intéresses pas du tout à la politique ?

MANECH *(vaguement)*

Peuh ! Boh !... la même chose !

LA CHATELAINE *(suivant toujours son idée)*

Par exemple, ça t'est complètement égal que le Maréchal de Mac Mahon change de Ministre de l'Intérieur ?

MANECH *(franchement)*

Oh oui, Madame la Comtesse !

LA CHATELAINE

C'est inouï ! Mais qu'est-ce qui vous intéresse, alors ?

MANECH

Et bien, le maïs, la betterave, le soleil, la pluie... Voyez-vous, Madame la Comtesse, la politique, ça change tout le temps ; le Pays, lui, ça ne change pas.

La châtelaine regarde son piqueux, un peu étonnée devant cette réponse inattendue.

LA CHATELAINE

Après tout, c'est peut-être vous qui avez raison !... Allons !

Ils sortent.

FIN DE LA SCÈNE II

SCÈNE III (devant le rideau)

On voit passer la châtelaine entre ses deux piqueux.

LA CHATELAINE *(poussant de petits cris)*

Aïe ! Aïe !... mes rhumatismes ! Marchez doucement ! Vous courez toujours comme si vous jouiez à la pelote ! Moi, je ne peux pas courir !

UN PIQUEUX *(avec une grande naïveté)*

C'est parce que Madame, il se fait un peu vieux !

LA CHATELAINE *(furieuse)*

Un peu vieux !... Quelle insolence !

LE PIQUEUX

Dame ! c'est comme Amatchi, ma grand-mère : il a voulu aller l'autre jour à pied à la Quatredalle de Vayonne...

LA CHATELAINE

La Quatredalle !... Tu veux dire la Cathédrale ?

LE PIQUEUX

Oui, oui, enfin, la Quatredalle, eh bien...

LA CHATELAINE *(agacée)*

Et puis, je ne suis pas ta grand-mère ! Allons, en route !

Ils sortent.

FIN DE LA SCÈNE III

PREMIER TABLEAU

Le verger devant la ferme de Piarresch.

A droite, la ferme.

A gauche, au fond, on aperçoit quelques ruches.

Au premier plan, de biais, un banc sur lequel la vieille Gachucha est assise : elle parle à un petit garçon.

C'est une belle matinée de printemps ; les pommiers sont en fleurs.

On entend, au loin d'abord, puis se rapprochant, un chant de deuil.

Chœur du deuil en coulisse. Un moment après le début du chant.

LE PETIT *(à Gachucha)*

Amatchi, qu'est-ce que c'est ?

GACHUCHA

C'est le cortège du deuil qui raccompagne la famille Olhagaray.

Les chants se sont rapprochés, le cortège entre en scène. Quelques femmes en cape de cérémonie précèdent la mère de Piarresch. Quelques hommes précèdent Piarresch. Arrivés devant la porte de la maison, les deux groupes s'immobilisent pour une prière.

LE PETIT *(effrayé, se blottit contre Gachucha)*

Oh !... j'ai peur !... Qu'est-ce qu'ils font ?

GACHUCHA

N'aie pas peur, petit, tu les connais tous. Ce sont les voisins de la famille. Ils raccompagnent Piarresch et sa mère après l'enterrement du père et ils prient pour l'âme du défunt.

Le cortège se sépare et sort. Piarresch et sa mère sont restés sur le seuil de la maison.

LA MÈRE *(à Piarresch)*

Maintenant, c'est toi qui es le chef de la maison, Piarresch ; il faut aller annoncer la mort du père aux abeilles.

PIARRESCH

J'y vais, Ama. *(Il va passer devant Gachucha.)*

GACHUCHA *(à Piarresch)*

Alors, garçon, le père est mort !

PIARRESCH

Il est mort, Gachucha. Que Dieu prenne son âme.

GACHUCHA *(se levant)*

Je vais voir ta mère... et toi où vas-tu ?

PIARRESCH

Aux abeilles.

GACHUCHA

C'est juste, il ne faut pas oublier de le dire aux abeilles, c'est important.

Elle rentre dans la ferme. Piarresch s'approche alors des ruches. La première à gauche est figurée par un groupe de danseuses en brun et jaune serrées les unes contre les autres, imitant la forme d'une ruche. Piarresch, solennel, se découvre.

PIARRESCH *(gravement aux abeilles)*

Anjeria hor, hor, Nausia hil dela... ni naîz orai Olhagarayko Jauna. (1)

Et voici que les abeilles commencent à remuer. C'est d'abord une sorte de frissonnement. Puis elles se mettent à danser autour du jeune homme qui semble toujours leur parler.

(1) Reine des abeilles, je vous annonce que le père est mort. C'est moi qui suis, maintenant, le seigneur d'Olhagaray.

Pendant que les abeilles dansent, Maïté est arrivée, fraîche et rose d'avoir couru. Très émue, elle s'arrête en voyant Piarresch parler aux abeilles. Immobile, elle attend que Piarresch ait terminé. On sent à son regard que son jeune cœur est plein d'amour pour lui. La danse prend fin. Les abeilles s'enfuient. Piarresch a remis son bérêt, il aperçoit Maïté, celle-ci s'approche.

MAITÉ *(à Piarresch)*

Pauvre Piarresch !

Piarresch détourne la tête pour cacher son émotion.

PIARRESCH

Maïté, c'était un bon père et un bon chrétien...

MAITÉ *(doucement)*

Oui, Piarresch.

PIARRESCH

...et un grand travailleur...

MAITÉ *(de même)*

Oui. Piarresch.

PIARRESCH *(très doucement)*

Allons, il faut tout de même faire sortir le bétail...

MAITÉ

Je vais aller avec vous.

Ils se regardent tendrement et sortent ensemble. Au moment où ils vont sortir, ils croisent la châtelaine qui arrive soutenue par ses deux piqueux. Ils la saluent. La châtelaine regarde Piarresch avec complaisance. On devine qu'elle trouve qu'il est beau garçon.

LA CHATELAINE *(à un piqueux)*

C'est Piarresch, n'est-ce pas ? le fils Olhagaray ?

LE PIQUEUX

Oui, Madame la Comtesse.

LA CHATELAINE *(gaillardement)*

Peste, quel beau garçon !

Par l'autre côté, pendant ce dialogue, est arrivé le Maire. C'est un grand paysan, avec une noble tête. Il salue la châtelaine avec respect. La châtelaine, très aimable, minaude un peu.

LA CHATELAINE

Je vois, Monsieur le Maire, que nous allons faire la même visite. Voulez-vous que nous entrions ensemble ?

LE MAIRE

Bien volontiers, Madame.

Ils entrent dans la ferme. Gachucha et le petit garçon qui était avec elle dès le début, en sortent.

GACHUCHA *(au petit)*

Tu vois... la mort, ce n'est pas du tout effrayant.

LE PETIT *(pensif)*

Hier, quand j'ai vu Olhagaray sur son lit, il avait l'air de dormir.

GACHUCHA

Il dort en effet.

LE PETIT

Est-ce qu'il va dormir longtemps ?

GACHUCHA

Jusqu'à ce que Dieu le réveille.

LE PETIT

Alors, Amatchi, quand je serai grand, je n'aurai plus peur de la mort.

GACHUCHA *(hochant la tête)*

Hum... c'est justement quand on est grand qu'on en a peur... Mais tu as raison, petit, la mort c'est tout naturel... tu vois, la vie continue tout autour : les pommiers fleurissent, les enfants grandiront... oui,

la mort, elle est nécessaire comme la pluie, comme l'hiver...

LE PETIT *(pensivement)*

Oui... je comprends, Amatchi.

GACHUCHA

Va, maintenant, va retrouver ta maman.

Le petit sort. On entend dans la coulisse un chant un peu débraillé, là, du côté de la route, accompagnant des sonnailles d'attelages de bœufs. La chanson est entrecoupée de quelques invectives, de paroles qu'emploient les bouviers pour arrêter leurs bœufs.

En coulisse

Oh ! Oh ! arre idia... arré.

Deux bouviers entrent en chantant, l'aiguillon à la main. Ils sont légèrement éméchés et titubent un peu. Et comme on entend encore en coulisse tinter les cloches des bœufs, le premier bouvier interrompt son chant et retourne vers la coulisse.

1er BOUVIER *(à ses bœufs)*

Arré ! Arré !... là, et tenez-vous tranquilles ! *(il revient vers son camarade.)* Les bœufs, c'est toujours pressé !

2e BOUVIER *(un peu étonné malgré sa cuite)*

Pressé ! Oh, tout de même, on peut pas dire !

1er BOUVIER *(avec l'insistance du pochard)*

Je te dis : c'est toujours pressé !

2e BOUVIER *(évitant la discussion)*

Bon ! Bon !

1er BOUVIER

Si on allait boire un verre de vin ?

2e BOUVIER

Pareil !

Ils vont pour sortir mais aperçoivent Gachucha qui, assise sur son banc, les regarde du coin de l'œil.

1er BOUVIER

Tiens, bonsoir Gachucha !

GACHUCHA

Bonsoir.

2e BOUVIER

Et qu'est-ce que vous faites là, toute seule ?

GACHUCHA

Je réfléchis.

1er BOUVIER

Et à quoi ?

GACHUCHA *(sarcastique)*

Au danger qu'il y a pour les bouviers à boire trop de verres de vin !

Les deux hommes s'esclaffent.

2e BOUVIER

Cà, alors, c'est vrai.

1er BOUVIER *(très digne)*

Nous, on ne boit jamais !

GACHUCHA *(riant)*

Que vous dites !

2e BOUVIER *(au premier)*

Tout à l'heure, tu avais commencé de me raconter quelque chose, qu'est-ce que c'était ?

1er BOUVIER

Té ! J'ai oublié !

2e BOUVIER

Attends !... l'instituteur avait dit au petit...

1er BOUVIER

Oui, oui, c'est ça. Figure-toi, l'instituteur, il a posé à mon garçon un drôle de problème. *(Il cherche à se souvenir et se gratte la tête.)* Voilà, seulement pour comprendre, il faut bien écouter ; c'est difficile... voilà... nous allons faire comme si c'était nous... parce que ce n'était pas nous que parlait l'instituteur dans le problème... mais nous allons faire comme si c'était nous... tu comprends ?

2e BOUVIER *(sans se compromettre)*

Ben...

1er BOUVIER

Voilà. Supposition, nous partons, d'ici étant, tous les deux pour Vayonne avec nos attelages, toi avec le tien, moi avec le mien. Toi tu pars maintenant et tu vas très vite. Moi, je pars une heure après toujours pour Vayonne et je vais moins vite. Où est-ce que nous nous rencontrerons ?

2e BOUVIER *(ahuri)*

Mais c'est pas possible !... tu n'as rien compris !... l'instituteur elle n'a jamais dit ça... c'est impossible, je te dis !

1er BOUVIER *(obstiné)*

C'est comme ça, je suis sûr, et même que mon garçon, il a pas pu répondre !

2e BOUVIER

Mais voyons ! Puisque je pars maintenant et que je vais vite et toi tu pars une heure après et tu vas doucement, comment veux-tu...

GACHUCHA *(qui a suivi cette discussion)*

Moi, je sais où vous vous rencontrerez.

2e BOUVIER *(abasourdi)*

Ah ! ça, par exemple, c'est fort... et où est-ce que nous nous rencontrerons ?

GACHUCHA *(tranquillement)*

Eh pardi ! à la première auberge !...

Tous les trois rient, les deux bouviers se tapent dans le dos en s'esclaffant.

1er BOUVIER

Elle a raison, ça c'est vrai, c'est très vrai ! *(A son camarade)* : Allons en route !

Ils se remettent à chanter et se dirigent vers le côté de la coulisse opposé à celui où sont sensés être les bœufs.

1er BOUVIER

Bié idia Bié !...

2e BOUVIER *(lui faisant faire demi-tour)*

Eh ! non, ce n'est pas là qu'ils sont, mais là !

Gachucha les regarde sortir en haussant les épaules. On voit arriver Piarresch et Maïté. Piarresch a l'air mécontent. Maïté a un petit visage buté.

GACHUCHA

Bonjour les amoureux !

Maïté se détourne en rougissant. Gachucha poursuit.

Il y a quelque chose qui ne va pas ?

PIARRESCH *(sombre)*

Oui, il y a quelque chose qui ne va pas... Maïté veut...

MAITÉ *(l'interrompant)*

Au revoir Piarresch, je dois rentrer.

Elle sort. Silencieux, Piarresch la regarde partir.

GACHUCHA

Assieds-toi là, garçon, et dis-moi ce qu'il y a. Tu sais, je peux beaucoup de choses.

PIARRESCH *(s'asseyant)*

Oui, vous répétez toujours ça, mais... *(Il se décide tout à coup)* : Maïté ne veut pas m'épouser, elle ne m'aime pas !

GACHUCHA

Qu'est-ce que tu chantes ? Moi, je crois qu'elle t'aime.

PIARRESCH *(toujours sombre)*

Non, Gachucha, et savez-vous pourquoi elle ne veut pas m'épouser ? Parce que j'aime trop la montagne !

GACHUCHA *(souriant)*

Ah ! Ah ! tu veux dire la contrebande ?

PIARRESCH

Non, non, la montagne... Certes, j'aime bien la contrebande, mais... vous ne pouvez pas savoir ce qu'est pour moi la montagne, les nuits passées à l'affût, l'odeur des fougères le matin, sur les pentes de la Rhune, le brouillard à travers les arbres... vous ne savez pas...

Il s'est animé en parlant. Ses yeux brillent en évoquant des tableaux aimés : il paraît inspiré. Gachucha le regarde avec dans les yeux une admiration attendrie.

GACHUCHA *(tendrement)*

Oui, oui, vous avez ça dans le sang, je sais, mais c'est dangereux.

PIARRESCH

Le risque c'est la vie !

GACHUCHA

Oui, mais la vie, c'est l'amour.

PIARRESCH

Est-ce que ça n'est pas aussi un risque ?

GACHUCHA *(pensive)*

Peut-être... *(Un silence.)*

PIARRESCH

Non, non, vous ne pouvez pas savoir ce que tout cela est pour moi !

GACHUCHA *(gravement)*

Oui, mon fils, je sais... je sais parce que je suis de ton sang, de ta race, de cette vieille race faite de grandeur et de luttes pour la liberté, pour nos libertés.

Piarresch la regarde, étonné par ce ton grave, un silence.

PIARRESCH

Au fond, d'où êtes-vous, Gachucha ?

GACHUCHA

De loin, de très loin, mon garçon... du fond des âges...

Pendant qu'ils continuent à parler, on entend un chœur de jeunes filles, les chants se rapprochent. Des jeunes filles entrent vêtues de clair et portant la cruche ventrue. Elles vont à la fontaine, passent un instant tout en causant entre elles et sortent.

GACHUCHA

J'aime ce chant pur et simple... il renferme l'âme de notre pays comme un brin de muguet renferme tout le printemps.

On voit alors la châtelaine sortir de la ferme. Elle aperçoit Piarresch qui s'est levé et elle s'approche de lui gracieusement. Gachucha s'écarte un peu tout en les observant du coin de l'œil.

LA CHATELAINE

Bonjour Piarresch. Dire que je t'ai vu tout petit ! Maintenant tu es devenu un beau jeune homme ! *(Piarresch tourne gauchement son béret entre ses mains.)* Tu dois avoir beaucoup de succès auprès des jeunes filles.

PIARRESCH *(timide)*

Oh, non... pas beaucoup.

LA CHATELAINE *(riant)*

Allons ! allons, je n'en crois pas un mot. *(Aux piqueux)* : Vous pouvez rentrer, Piarresch me raccompagnera tout à l'heure. *(A Piarresch)* : Tu veux bien Piarresch ?

Les deux piqueux sortent.

PIARRESCH

Mais certainement. *(Il fait mine de vouloir partir avec elle.)*

LA CHATELAINE

Attends un peu. Tiens, mets-toi là ! *(Elle le fait asseoir sur le banc à côté d'elle.)* Raconte-moi tes derniers exploits, vilain contrebandier !

Piarresch sourit. On voit qu'il commence à raconter ses aventures. En le voyant s'installer, Gachucha est sortie en riant, Les jeunes filles reviennent de la fontaine, la cruche sur la tête. Elles dansent et sortent.

LA CHATELAINE *(qui a écouté Piarresch)*

Et bien, c'est du joli ! un de ces jours tu te feras attraper. Ah ! vous êtes tous les mêmes... contrebandiers dans l'âme !

Mais Gachucha est revenue tenant par la main Maïté. Elle montre à Maïté le couple formé par Piarresch et la Châtelaine.

GACHUCHA

Tu vois, tout le monde ne dédaigne pas Piarresch comme toi !

Maïté, que la jalousie mord, détourne les yeux. La châtelaine s'est levée.

LA CHATELAINE *(à Piarresch)*

Allons ! je vais m'appuyer sur ton épaule et nous irons doucement à cause de mes rhumatismes.

Ils sortent. Gachucha et Maïté avancent !

GACHUCHA

Voyons Maïté, qu'est-ce que tu as dit à Piarresch pour qu'il soit si sombre ? *(Maïté reste muette, Gachucha insiste.)* Tu ne veux pas me le dire ?

MAITÉ *(se décidant)*

Je lui ai dit... je lui ai dit que s'il m'épousait, il faudrait qu'il cesse ces aventures, qu'il ne passe plus la montagne.

GACHUCHA

Maïté, tu as eu tort, tu comprends, c'est comme si tu disais à un marin de ne plus aimer la mer.

MAITÉ

Et bien, si un marin aime une femme, il doit n'aimer qu'elle et laisser la mer !

GACHUCHA

Tu es jeune, tu ne peux pas comprendre ! La montagne, c'est un être mystérieux, puissant. Quand on l'aime, elle vous tient ! C'est comme la mer, je te dis : tu as eu tort ! On a toujours tort de dire à un homme : « Choisis entre ceci et moi. » Dans un cœur, il y a de la place pour beaucoup de choses !

MAITÉ *(farouche)*

Non. Il ne doit y avoir de place que pour un seul amour ! (*Elle s'arrête.)* Du reste, demain, je pars pour Louhossoa.

GACHUCHA

Pour Louhossoa ? Pourquoi ?

MAITÉ

Mon oncle et ma tante ont besoin de moi, et puis... *(Elle hésite.)* je préfère ne pas revoir Piarresch...

GACHUCHA *(souriant)*

Gaïchoa, tu l'aimes tant que ça !...

MAITÉ

Il faut que je me sauve Gachucha, on m'attend à la maison. *(Elle lui tend la main.)* Et merci quand même !

Elle sort. Gachucha sourit avec philosophie. Doucement le crépuscule est arrivé, puis la nuit. Dans la ferme, une lumière s'est allumée. Gachucha n'a pas bougé dans l'ombre. Et voici qu'un chant d'hommes arrive, de loin, un chant grave, presque religieux. Gachucha écoute un moment, la figure extasiée. Puis elle se lève, fait quelques pas et s'agenouille en s'asseyant sur ses talons ! Un rayon de lune l'éclaire. La tête penchée en avant, elle a pris entre ses mains ridées des poignées de terre qu'elle regarde avec amour. Elle va lui parler dans une sorte d'extase, tandis que le chœur des hommes, au loin, lui fera un accompagnement d'une mystérieuse grandeur.

GACHUCHA

— Lur Maïtea (1) terre Basque, la plus belle du monde, la plus douce, la plus ancienne...

— Terre où dorment nos pères et où nous dormirons...

— Terre noble entre toutes, qui as su résister à tous les ennemis, tu es restée pure et jeune à travers les âges et les invasions.

— Quand tu me parles, je te comprends parce que, moi, je suis un peu de toi, tout près de toi : un jour, je serai dans toi. Mais je retournerai vers toi avec sérénité, avec tendresse, car tu es mon seul amour.

— Je t'aime dans tes fils, dans tes maisons, dans tes montagnes et dans tes morts.

(1) Terre bien-aimée.

— Je t'aime dans tes moissons, dans tes crépuscules, je t'aime...

Gachucha s'est levée. Dans le rayon de lune, elle paraît presque grande, inspirée et on la voit s'éloigner lentement tandis que retentit encore le chœur célébrant la beauté de l'Eskual Herria (1).

FIN DU PREMIER TABLEAU

ET DU PREMIER ACTE

(1) Le Pays Basque.

ACTE II

SCÈNE IV (entre rideaux)

La châtelaine s'est endormie dans son fauteuil et rêve de Piarresch !

On l'entend murmurer : « Piarresch !... »

Mais sur l'ordre de Gachucha, les Laminak viendront entourer la dame endormie et la houspiller.

Dans son sommeil, elle essaiera en vain de les écarter. Ils danseront autour d'elle en lui faisant mille agaceries.

Gachucha apparaissant dans un rai de lumière appelle les Laminak.

Zatozte, Laminak !

Ene haur arinak !

Andereno hunen amots choroari, zuen kilika gochoez, hegalak motz. (1)

FIN DE LA SCÈNE IV

(1) Accourez Laminak !
Mes enfants légers !
Et de vos douces caresses, coupez les ailes aux rêves de cette damoiselle !

SCÈNE V

(entre rideaux)

Une partie de « muss » entre quatre Basques.

BASQUE N° 1 *(jouant)*

Biak imbido !

BASQUE N° 2

Iduki lehena !

BASQUE N° 4

Tira bertzea !

BASQUE N° 1 *(au n° 2)*

Alors c'est vrai qu'il y a eu un coup dur dans la montagne ?

BASQUE N° 2

Oui, Jean-Pierre Arostéguy a été blessé !

BASQUE N° 1

Et Piarresch Olhagaray ?

BASQUE N° 2

Il a échappé, mais bien juste.

La partie reprend.

BASQUE N° 1

Pareak ba

BASQUE N° 2

Ba

BASQUE N° 3

Es

BASQUE N° 4

Ba

BASQUE N° 1

Lau tantoz imbido !

BASQUE N° 2

Paso lagunerat !

BASQUE N° 3

Et il paraît qu'ils vont encore ressortir ce soir !

BASQUE N° 4

Oui, ils en font trop. Ils vont se faire attraper et les douaniers deviennent mauvais. Ils tirent souvent maintenant.

BASQUE N° 3

A propos de Piarresch, je croyais que lui et Maïté allaient se marier et puis, on ne les voit plus ensemble.

BASQUE N° 4

Oui, ça ne marche plus, il paraît : elle est partie pour Louhossea.

BASQUE N° 3 *(avec philosophie)*

Tant pis ! C'est dommage.

La partie reprend.

BASQUE N° 1

Bortz gehiago !

BASQUE N° 2

Iduki.

FIN DE LA SCÈNE V

SCÈNE VI

Une partie de « Muss » au château.
Au tour de la table à jeu, la châtelaine, le Curé, le Maire et le Docteur. Le Curé essaye d'initier la châtelaine aux secrets du « muss ».

LE CURÉ

Iduki ça veut dire, je tiens le coup.

LA CHATELAINE *(répétant docilement)*

Iduki... mais voyez-vous, mon cher Curé, ce qui me paraît difficile dans ce jeu, ce sont les signes qu'ils faut se passer... voyons, répétez-les moi...

LE CURÉ

Voilà : quand on a deux as, on fait cela, *(il tire la langue, la châtelaine imite le Curé)*. Quand on a deux rois, on se mord les lèvres comme çà. *(La châtelaine l'imite.)* Quand on a trois cartes d'égale valeur, on fait ceci. *(Il tord la bouche, la châtelaine essaye cocassement d'en faire autant.)*

LA CHATELAINE *(déposant les cartes sur la table)*

C'est infernal !

LE CURÉ

Oh ! Madame la Comtesse, ne prononcez pas ce mot ! D'abord, le diable n'a rien à faire au Pays Basque !

Ne savez-vous pas qu'on raconte qu'il a passé sept ans chez nous pour apprendre notre langue afin de pouvoir tenter les Basques... et qu'il n'a pas réussi ?

LA CHATELAINE

Alors, d'après vous, aucun Basque ne peut être damné ?

LE CURÉ *(évasif)*

Je ne vais pas jusque-là, mais enfin !...

LA CHATELAINE

Vous êtes un drôle de peuple ! Tenez, c'est comme la contrebande est-ce oui ou non un péché ?

LE CURÉ *(souriant)*

Hum... si on se fait prendre, oui...

La châtelaine rit, les autres en font autant.

LA CHATELAINE *(au docteur)*

A propos, Docteur, comment va Jean-Pierre Arosteguy ? Il, paraît qu'il s'est fait blesser par un douanier ?

LE DOCTEUR

Une balle dans l'épaule... quelques contusions à la tête... c'est l'affaire d'un mois.

LA CHATELAINE *(agressive, au Maire)*

Mais enfin, mon cher Maire, ces histoires finiront très mal ! encore un blessé, vous voyez ?

LE MAIRE

Et oui, tous ces garçons ont le diable au corps ! Je fais tout mon possible pour les dissuader, mais...

LA CHATELAINE *(sceptique)*

Est-ce que vous faites tout votre possible ?...

LE MAIRE *(mollement)*

Bien sûr, Madame la Comtesse, bien sûr, mais avec cette jeunesse vous savez...

LA CHATELAINE *(regardant le Maire à travers son face à main)*

Hum... mais vous-même, mon cher Maire, on m'a dit que... il n'y a pas longtemps, vous avez eu une petite histoire avec un douanier.

LE MAIRE *(un peu gêné)*

Oh !... les mauvaises langues, hum..., il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte.

LA CHATELAINE *(insinuante)*

Est-ce que vous n'avez pas été en Espagne par la montagne du côté d'Urepel, et en revenant, il parait qu'un douanier vous a pris rapportant... hum...

LE MAIRE *(de plus en plus gêné)*

Oh, pour quelques paires de sandales...

LE CURÉ *(essayant de détourner la conversation)*

Est-ce que nous jouons au muss, ou est-ce que nous faisons de la conversation ?

LA CHATELAINE *(suivant son idée, au Maire)*

Je voudrais savoir ce qui s'est passé exactement.

LE MAIRE

Pas grand'chose. J'étais allé par la montagne acheter quelques paires de sandales en Espagne. En rentrant, je revenais par un sentier où il ne passe jamais de douaniers... et puis justement par malheur, il y en avait deux ce jour-là.

LA CHATELAINE *(scandalisée)*

C'est inouï ! alors vous, le Maire, vous... c'est un peu fort !

LE DOCTEUR *(intéressé)*

Et alors qu'est-ce qui est arrivé ?

LE MAIRE *(riant)*

Et bien, on m'a saisi les sandales, mais le douanier a été chic, je dois dire.

LE DOCTEUR

Ah, oui ? Qu'a-t-il fait ?

LE MAIRE

D'abord, il m'en a laissé trois paires pour moi.

LE CURÉ

Ça, c'est bien.

LE MAIRE *(riant)*

Ce n'est pas tout, il m'a dit quelque chose de très drôle... Il était embêté de m'avoir pris... vous comprenez, un Maire... enfin il m'a dit : « Pourquoi ne faites-vous pas comme tout le monde ? Séparez les paires de sandales dans des paquets différents avec des adresses différentes... au moins on penserait que c'est pour plusieurs personnes »

Tout le monde rit à gorges déployées.

LE DOCTEUR

Il a dit : « Pourquoi ne faites-vous pas comme tout le monde ? »

LE CURÉ

C'est magnifique !

LE DOCTEUR

Quel brave homme !

LA CHATELAINE

C'est insensé !... Mais alors, combien de paires de sandales rapportiez-vous ?

LE MAIRE *(gêné)*

Oh,.. pas beaucoup...

LA CHATELAINE *(insistant)*

Mais enfin, combien ?

LE MAIRE

Oh, à peine une cinquantaine. *(Tout le monde rit.)*

LA CHATELAINE *(levant les bras au ciel)*

Une cinquantaine !... C'est inouï ! C'est inouï !... Je vous assure que si j'étais Maire, ça ne se passerait pas comme ça !

LE DOCTEUR *(à mi-voix au Curé)*

J'en suis bien persuadé.

LE MAIRE

Et que feriez-vous ?

LA CHATELAINE

Je ferais... je mettrais fin à la contrebande chez les Basques !

LE CURÉ *(sceptique)*

Hum !

LA CHATELAINE *(se tournant vivement vers lui)*

Comment « hum » !... c'est honteux, ces histoires... il faudrait ...il faudrait...

Elle ne sait plus que dire et regarde tour à tour les visages riants de ses partenaires. Désarmée elle abandonne le combat.

Allons, au muss... et vous savez pour les grimaces, maintenant, je suis un peu là.

FIN DE LA SCÈNE VI

SCÈNE VII (entre rideaux)

Au milieu de la scène, un poteau où est écrit le mot :

« FRONTIÈRE »

Par la droite entrent les contrebandiers en dansant. Ils portent un sac sur leur dos et tiennent en laisse un petit bœuf en carton.

Par la gauche, entrent les douaniers en dansant.

Ils dansent face à face avec des airs héroï-comiques.

Puis on entend un coup de sifflet.

Les contrebandiers jettent leurs sacs et sortent poursuivis par les douaniers.

On voit revenir triomphants, les douaniers portant le petit bœuf sous leur bras. Ils dansent et sortent.

Alors on voit revenir dans l'ombre les contrebandiers qui reprennent leurs sacs. Ils sortent.

A peine sont-ils sortis qu'on entend un coup de feu et un cri.

On voit les contrebandiers traverser la scène en fuyant.

FIN DE LA SCÈNE VII

SCÈNE VIII (entre rideaux)

A Louhossoa, un coin de la chambre de Maïté. Maïté se lève brusquement de son lit, comme réveillée par un cauchemar.

MAITÉ *(criant)*

Marraine ! Marraine ! *(Sa marraine apparaît.)*

LA MARRAINE

Qu'y a-t-il, Maïté, tu es souffrante ?

MAITÉ

Non ! non... mais je sens qu'il est arrivé un malheur à quelqu'un !

LA MARRAINE

Tu es folle ! Voyons recouche-toi.

MAITÉ

Non, non !... je vous dis qu'il est arrivé un malheur ! J'ai senti comme un coup, là, dans ma poitrine !

LA MARRAINE

Maïté, tu n'es pas bien depuis quelques temps, tu es triste, tu ne manges plus ! Qu'y-t-il ?

MAITÉ *(se détournant)*

Rien, rien. Je vous assure.

LA MARRAINE

Non, il y a quelque chose qui te tourmente, je l'ai remarqué l'autre jour, j'ai bien vu que tu avais pleuré !

Elle prend Maïté dans ses bras ; Maïté ne peut retenir ses larmes.

Là, là, tu vois, je te dis que tu as quelque chose... tu ne veux pas te confier à ta marraine, tu sais, je t'aime un peu comme si tu étais ma fille.

MAITÉ *(pleurant doucement sur l'épaule de sa marraine)*

Marraine, marraine...

LA MARRAINE

Voyons, tu as un gros chagrin... est-ce que tu aimes quelqu'un ? Est-ce qu'on t'a fait de la peine ?

MAITÉ *(se détachant des bras de sa Marraine et de nouveau en proie à son angoisse)*

Non, non ! mais j'ai entendu crier !...

Et ses yeux regardent au loin comme si elle assistait à une scène tragique.

J'ai entendu crier ! Oh, je n'ai pas rêvé, je le jure !... Attendez, je vais allumer le cierge devant la Vierge...

Pendant qu'elle allume le cierge

LA MARRAINE

Allons, allons, sois raisonnable : recouche-toi !

Maïté allume un cierge qu'elle place devant la petite statue de la Vierge sur sa table de nuit, et à genoux, elle commence à prier.

Agur, Maria, graziaz bethea... (1)

FIN DE LA SCÈNE VIII

(1) Je vous salue, Marie, pleine de grâce.

SCÈNE IX (devant le rideau)

On voit le Maire et le Docteur passer en causant.

LE MAIRE

Ils s'étaient sauvés... et les douaniers avaient pris le bétail. Alors, ils sont revenus chercher leurs sacs, et ils ont voulu franchir la frontière. C'est alors que ça c'est passé... un douanier a tiré et Piarresch a roulé dans le ravin.

LE DOCTEUR *(hochant la tête)*

La Comtesse finira par avoir raison... un de ce jours, il y aura une catastrophe...

LE MAIRE

Est-ce que la blessure est très grave ?

LE DOCTEUR

...non, Dieu merci, pas très...

LE MAIRE

Heureusement ; Olhagaray est un des meilleurs parmi nos jeunes.

Ils sortent.

FIN DE LA SCÈNE IX

SCÈNE X (devant le rideau)

On voit passer Gachucha et Maïté en causant.

GACHUCHA

...alors je suis venu te le dire, Maïté. Il te réclame, il t'attend...

MAITÉ *(avec des larmes dans les yeux)*

Est-ce que... est-ce qu'il est en danger ?

GACHUCHA

Non ma fille, on a pu le sortir du ravin et le porter à l'hôpital très vite. Il est bien soigné.

MAITÉ

C'est vrai au moins ? Vous ne me dites pas ça pour me consoler ?

GACHUCHA

Non, c'est vrai. Il ne parle que de toi, tu sais, il ne veut pas se laisser soigner parce qu'il dit que tu ne l'aimes pas et qu'il préfère mourir... Maïté, est-ce vrai que tu ne l'aimes pas ?

Maïté, sans répondre, regarde Gachucha. Sur son beau visage, deux larmes coulent lentement, plus éloquentes que toutes les paroles.

GACHUCHA

Bon, bon... j'ai compris... alors viens !

MAITÉ

Dépêchons-nous !

Elles sortent.

FIN DE LA SCÈNE X

SCÈNE XI (entre rideaux)

Dans son lit blanc, à l'hôpital, Piarresch un peu pâle, mais les yeux pleins de joie. Au pied du lit, Gachucha et Maïté.

GACHUCHA *(à Piarresch)*

Tu vois, Gaïchoa, je te l'ai amenée ta Maïté, mais... cho, je ne l'ai pas dit à ses parents, le père ne serait pas content.

PIARRESCH *(ému)*

Merci, Gachucha...

GACHUCHA

Ah ! ce n'était pas difficile. Louhossoa, ce n'est pas tellement loin.

PIARRESCH *(souriant)*

Pour moi, c'était le bout du monde.

GACHUCHA

Le bout du monde, Gaïchoa, c'est quand on a perdu l'amour. *(Changeant de ton)* : Maintenant, je vous laisse *(elle sourit)* au cas où vous auriez des choses à vous dire... *(A Maïté)* : Je reviendrai te prendre dans un moment.

Elle sort. Piarresch regarde Maïté avec tendresse.

PIARRESCH

Maïté, est-ce possible ? Vous êtes venue ! Mais alors... est-ce que je dois penser...

MAÏTÉ *(mettant sa main sur celle de Piarresch)*

Je n'ai jamais cessé de vous aimer... si vous voulez, nous nous marierons, Piarresch...

PIARRESCH

A la Saint-Jean, c'est la fête de notre village... Ah ! quel beau jour, ce sera Maïté !

MAITÉ *(timidement)*

Et vous savez pour ce que j'ai dit au sujet de la montagne...

PIARRESCH *(essayant de l'interrompre)*

Chut, n'en parlons plus...

MAITÉ

Si, si, je veux vous dire... vous pourrez y retourner quand vous voudrez.

FIN DE LA SCÈNE XI

SCÈNE XII

(entre rideaux)

La châtelaine est en train d'achever sa toilette pour se rendre à la noce de Maïté. Elle est très élégante, un peu trop élégante même. Sa femme de chambre l'aide. Au loin, on entend sonner joyeusement les cloches.

LA CHATELAINE

Marie, quelle heure est-il ?

MARIE

Il va être onze heures.

LA CHATELAINE

Ah ! mon Dieu, dépêchons-nous, je ne peux pas arriver à la mairie après les mariés. Donne-moi mon chapeau.

Marie sort. La châtelaine continue à se pomponner.

Vite, Marie, mon chapeau.

Marie rentre avec le chapeau.

Et mon livre de messe.

Marie sort et revient avec le livre de messe. La châtelaine a mis son chapeau.

Est-ce que mon chapeau me va bien ?

MARIE

Très bien. Madame la Comtesse va faire des conquêtes

LA CHATELAINE *(enchantée)*

Tais-toi, tu dis des bêtises ! Des conquêtes à mon âge !...

MARIE

Hum... je crois que Monsieur le Maire admire beaucoup Madame.

LA CHATELAINE *(ravie)*

Tu es complètement folle.

MARIE

Dame, c'est un bien bel homme.

LA CHATELAINE

Évidemment, c'est un bien bel homme... au fond, quel âge a-t-il ?

MARIE

Dans les cinquante.

LA CHATELAINE

Eh bien, à cinquante ans, un homme est encore très convenable... est-ce que tu crois qu'à cinquante ans, un homme peut ! ! ! enfin... je veux dire, peut être amoureux ?

MARIE *(souriant)*

Certes... tenez, mon grand oncle Tirritta de Bassussary vient de se remarier et il a 75 ans.

LA CHATELAINE *(qui n'aime pas cette comparaison)*

Tu es idiote, ça n'a aucun rapport. *(Changeant de sujet)* : Marie, ça va être un jour magnifique et, ma foi, je ne sens plus mes rhumatismes ! J'ai même envie de danser à la fête. *(Elle esquisse quelques pas.)*

MARIE

Justement on va danser au sortir de la messe.

LA CHATELAINE

Pourvu que le sermon du Curé ne soit pas trop long ! Il n'en finit pas quelquefois... es-tu prête ?

MARIE

Oui, Madame.

LA CHATELAINE

Et bien, partons ! Il est grand temps.

Elles sortent.

FIN DE LA SCÈNE XII

SCÈNE XIII

(devant le rideau)

La châtelaine passe suivie de sa femme de chambre. Elle s'arrête un instant.

LA CHATELAINE

Marie, arrange un peu le nœud de ma robe et fais-le bien bouffer. *(Pendant que Marie arrange la robe)* : Est-ce que tu es sûre que l'on va danser ?

MARIE

Certainement, l'orchestre est commandé.

LA CHATELAINE *(enchantée)*

Bravo ! J'adore danser ! Allons...

Elles sortent.

FIN DE LA SCÈNE XIII

SCÈNE XIV

(devant le rideau)

On voit passer le Maire. Il tient son écharpe à la main et se rend à la mairie. Il est suivi de son secrétaire.

LE MAIRE *(à son secrétaire)*

Tous les papiers sont prêts ?

LE SECRÉTAIRE *(sortant quelques papiers de la serviette qu'il tient sous le bras)*

Oui, Monsieur le Maire ; voici le bulletin de mariage, le livret...

LE MAIRE

Est-ce que les articles du code sont sur mon bureau? La dernière fois, ils n'y étaient pas et on a eu toutes les peines du monde à découvrir où ils étaient.

LE SECRÉTAIRE

C'est extraordinaire, on ne peut jamais arriver à trouver les articles du code !

LE MAIRE

Bon, dépêchons-nous. J'espère que les mariés ne seront pas trop en retard. Il ne faut pas faire attendre Monsieur le Curé. Il est à jeun, et il meurt toujours de faim.

Ils sortent.

FIN DE LA SCÈNE XIV

SCÈNE XV

(devant le rideau)

Passe le Curé précédé de ses enfants de chœur.

LE CURÉ

Allez ! vite ! vite ! c'est l'heure... j'ai une faim de loup ! Pourvu que le Maire ne fasse pas un trop long discours... il a la manie de faire des discours interminables... allons !

Ils sortent.

FIN DE LA SCÈNE XV

SCÈNE XVI

(entre rideaux ou dans un décor)

La chambre de Maïté. On entend au dehors un chant de noces. Maïté aidée de sa mère et de ses deux sœurs achève sa toilette de mariée. Elle est ravissante.

Elle regarde un moment par la fenêtre le paysage qu'elle a contemplé toute son enfance.

MAITÉ *(attendrie à sa mère)*

Ça me fait quelque chose de quitter ma chambre, Ama...

LA MÈRE

Mais tu ne seras pas loin Maïté, et tu auras une maison importante à diriger.

MAITÉ

Oui, sans doute, mais la maison, ici, c'était ma maison !

On entend un air de txixtu.

LA MÈRE

Ah, voici probablement les garçons d'honneur.

Deux jeunes gens entrent en dansant. Ils portent chacun un grand gâteau doré en forme de pain de sucre au sommet duquel on a perché une rose

blanche. Ils les déposent sur un buffet et invitent les deux sœurs de Maïté à danser. Ils dansent.

Les cloches sonnent maintenant à toutes volées. A la fin de la danse, Piarresch entre. Il est tout de noir habillé avec une fleur blanche à la boutonnière. Il est grave comme tout Basque qui se respecte.

LA MÈRE

Ah ! voilà Piarresch ! *(Elle regarde par la fenêtre, on entend chanter sur la place.)* Allons, mes enfants, il faut aller ! Tout le cortège est en bas. *(On entend aussi de joyeux txixtus.)* Partons ! *(Elle s'arrête un moment très émue)*... et que Dieu vous bénisse !

Ils sortent.

FIN DE LA SCÈNE XVI

SCÈNE XVII

(devant le rideau)

Le cortège se rend à la mairie.
On entend sonner les cloches.

FIN DE LA SCÈNE XVII

DEUXIÈME TABLEAU

La Place du village. La même que celle du Prologue, mais resplendissante de lumière.

C'est la Saint-Jean, la fête du village. Il y a des guirlandes partout, des petits drapeaux aux fenêtres.

Au fond, à gauche, une estrade rustique ornée de verdure préparée pour les musiciens.

A droite, au 1er plan, des groupes de Basques sont déjà installés à l'auberge.

Des enfants circulent.

A l'auberge, les hommes chantent, assis devant leur verre de vin. On entend confusément, venant de l'église un air d'harmonium... la messe n'est pas encore finie.

UN ENFANT *(à un autre)*

Mettons-nous là pour voir sortir la noce.

Ils se placent près de la porte de l'église. Entrent quatre musiciens, un trombone, un piston, une clarinette et un accordéon. Ils vont se placer sur l'estrade.

UN BASQUE *(à un autre)*

Voilà les musiciens ! la fête va commencer !

Un des musiciens commence à jouer quelques notes de piston.

UN BASQUE *(au musicien)*

Chut ! il ne faut pas jouer avant la fin de la messe !

Le musicien s'arrête.

Gachucha entre et va se placer à côté de l'enfant près de l'église.

UN ENFANT *(à Gachucha)*

Vous venez aussi voir la noce ?

GACHUCHA

Oui, j'aime voir les mariages, c'est la vie qui continue !...

L'ENFANT

Vous ne vous êtes jamais mariée, vous ?

GACHUCHA

Non... ou plutôt oui. Je suis mariée.

L'ENFANT

Ah !... et avec qui ?

GACHUCHA

Avec le Pays Basque... Mais tu ne peux pas comprendre...

L'animation a augmenté sur la place. Des groupes se forment à la porte de l'église.

Et voici que les cloches sonnent à toutes volées. les portes de l'église s'ouvrent et tandis qu'un chant nuptial s'élève dans l'église, le cortège sort.

Les mariés d'abord, suivis des garçons d'honneur et des sœurs de Maïté, les vieux parents, la châtelaine au bras du Maire, quelques voisins, parents, etc...

En scène, le peuple pousse des cris « vivent les mariés » et entame l'Agur jauna.

En voyant Gachucha, qui devant le cortège a reculé jusqu'à l'avant-scène, les mariés se sont arrêtés, ils s'approchent d'elle.

PIARRESCH

Gachucha, je dois vous dire merci pour tout ce que vous avez fait.

MAITÉ

Et moi aussi. *(Elle l'embrasse tendrement.)*

GACHUCHA *(émue)*

Allez mes agneaux, soyez heureux !... vous aussi, vous êtes de cette terre, de ce village ; vous êtes la suite de vos pères, de ceux qui ont cultivé ces champs que vous allez cultiver à votre tour... c'est çà le Pays Basque *(Elle sort.)*

On entoure les mariés, on les félicite.

Un jeune homme, en tenue de cérémonie, s'avance pour danser devant les mariés l'Auresku (la danse d'honneur)

Les enfants crient : « L'Auresku ! L'Auresku ! »

LES ENFANTS

L'Auresku !

On fait cercle autour du danseur. On applaudit à la fin. Le photographe classique est là qui attend. Il groupe toute la noce derrière les mariés suivant l'usage. Tout le monde a l'air stupide et enchanté.

LE PHOTOGRAPHE *(plaçant les gens avec force gestes)*

Là... un peu plus à gauche... Monsieur le Maire, je vous prie, avancez un peu, on ne vous voit plus... Madame la Comtesse, près de Monsieur le Maire... Les mariés, les mariés, la main dans la main et les yeux dans les yeux ! Je veux fixer sur ma modeste pellicule cet instant d'éternelle félicité !

Il photographie. L'orchestre attaque une autre danse. C'est le Kaouterak, sorte de polka très vive. Toute la noce se met à danser. Le Maire s'avance vers la Châtelaine.

LE MAIRE

C'est notre danse Madame la Comtesse.

La châtelaine ravie se laisse aller dans les bras

du Maire, un enfant un peu farceur va parler à l'orchestre.

LE FARCEUR *(à l'orchestre)*

Monsieur le Maire vous fait dire de jouer plus vite!

L'orchestre presse le mouvement. Les couples ont cessé de danser pour laisser plus de place au Maire et à la Châtelaine lancés dans une polka échevelée.

LE FARCEUR *(à l'orchestre)*

Monsieur le Maire fait dire : encore plus vite !

L'orchestre accélère encore. Le Maire et la Châtelaine sont maintenant seuls à danser. Ils s'essoufflent. La Châtelaine a le chapeau sur l'oreille. Le Maire est rouge comme un poivron. Ils peuvent à peine suivre le rythme.

LE MAIRE *(tout en dansant)*

Mais qu'est-ce qu'il a cet orchestre, il est enragé !

Enfin l'orchestre s'arrête. Le Maire et la Châtelaine, hors de souffle, se laissent tomber sur des chaises. Un peu à l'écart, le petit farceur se tord avec plusieurs camarades.

LA CHATELAINE *(s'éventant)*

Oh ! là là !... quelle danse !... je suis morte !

LE MAIRE *(galant)*

Vous dansez très bien.

LA CHATELAINE *(ravie)*

Mon cher Maire, je n'ai plus mes jambes de vingt ans !

LE MAIRE *(toujours galant)*

On ne le dirait pas !

On entend du dehors des txixtus et des cris de foule.

LA FOULE

Les danseurs ! Voilà les danseurs !

Entrent les danseurs Bas-Navarrais, coiffés de la tiare dorée, des rubans multicolores flottant sur le dos. Ils dansent au milieu de la foule qui les admire.

A peine ont-ils terminé qu'une autre flûte, à l'extérieur se fait entendre.

LA FOULE *(criant)*

Les Souletins ! Les Souletins !

Entrent les danseurs souletins, chamarrés d'or dans leurs costumes aux tons vifs. L'animation de la foule est à son comble ; elle entoure le nouveau groupe puis, entraînée par le rythme, elle se met aussi à danser.

Tout à coup sonne l'angélus. Tout s'arrête comme par enchantement, la musique a cessé. Les danseurs sont immobiles. Les hommes se découvrent, les femmes se signent.

De sa terrasse, le curé regarde cette scène. On l'entend qui récite :

Angelus Domini nuntiavit Mariae...

La cloche joyeuse annonce la fin de l'angélus.

Alors la fête reprend de plus belle. L'orchestre s'est remis à jouer. Les danseurs Bas-Navarrais et Souletins dansent et les gens aussi par groupes dansent n'importe quoi. Les enfants sautent. On entend des cris joyeux, quelques pétards et quelques irintzinas (1).

Et voici que, soudain, la lumière devient moins forte, la fête sur la place semble s'effacer. Tout paraît s'éloigner dans une brume, les cris sont moins forts, l'orchestre moins bruyant. Tout diminue d'intensité.

Progressivement, on arrivera au silence et au noir complet.

Et de l'obscurité, une voix émergera, celle de Gachucha, de la Gachucha du Prologue. La voix semblera d'abord venir de très loin, puis elle se fera plus distincte, plus forte, on entendra maintenant quelques mots.

et.....

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU ET DU DEUXIÈME ACTE

(1) Le cri par lequel les Basques s'appelent dans la montagne.

ÉPILOGUE

La place réapparaît tout à coup telle qu'elle était à la fin du Prologue. Mais le soir est venu. Il n'y a plus de guirlandes, plus de drapeaux.

Mêmes hommes à l'auberge qu'au prologue.

Gachucha, derrière le vieux sandalier, encore endormi, continue à parler.

GACHUCHA

Zeruan izar, lurrean belhar, gizon hau bedi lotarik atzar (1). Réveille-toi Piarresch : le rêve est fini... réveille-toi, reviens au pays des humains !

Piarresch s'éveille, peu à peu, et regarde autour de lui ; les hommes à l'auberge assistent étonnés à ce réveil.

UN BASQUE *(à Piarresch)*

Holà, Piarresch, je crois que vous avez dormi un peu...

(1) Cloches du ciel, brins d'herbe de la terre, que cet homme sorte de son sommeil !

PIARRESCH *(avec encore de la joie dans les yeux)*

Je crois que j'ai dormi... et même... j'ai rêvé... j'ai rêvé.

Les hommes se regardent étonnés.

1er BASQUE

Est-ce que c'était un beau rêve ?

PIARRESCH

Ah ! mes amis, si c'était un beau rêve ? Figurez-vous que j'ai revécu toute ma jeunesse, mes fiançailles, le jour de ma noce et tout !...

UN BASQUE

Jésus ! la vieille avait dit vrai !

GACHUCHA *(triomphante, aux hommes)*

Ah ! Ah ! vous vous moquiez, mais moi je peux des choses, des choses... car je suis votre Pays, votre terre... La Terre Basque, vous ne savez pas comme c'est beau, comme c'est grand...

Et on entend répéter comme tout à l'heure

Lur Maïtea, terre noble, terre douce... *(Elle sort.)*

Des chants arrivent de très loin, maintenant, la nuit est venue. Quelques paysans rentrent des champs, des lumières se sont allumées.

Piarresch, un peu mélancolique, range ses outils et va rentrer son établi.

Le curé lui aussi va rentrer, son bréviaire à la main. Il va passer devant Piarresch.

PIARRESCH *(au curé)*

Gau on, Jaun Erretora (1)...

LE CURÉ

Bonsoir Piarresch... vous rentrez ?

PIARRESCH

Et oui, c'est l'heure !... Ah ! Monsieur le Curé, quel beau rêve je viens de faire ! Mais c'était trop court !...

LE CURÉ

Trop court, Piarresch, comme la vie !...

PIARRESCH *(mélancolique)*

Oui, comme la vie ! *(Tous deux regardent un moment le ciel.)* Est-ce qu'il fera beau demain ?

LE CURÉ *(souriant)*

Pour nous, Piarresch, il fera toujours beau !

Il passe devant Piarresch.
Piarresch rentre son établi.

RIDEAU

(1) Bonsoir, Monsieur le Curé.

SIX POÈMES
SUR LE
PAYS BASQUE

SIX POÈMES
SUR LE
PAYS BASQUE

I

QUAND LE SOIR BASQUE
SE MET A NOUS PARLER

II

MUSIQUE DU PAYS QUE J'AIME

III

SUR LA ROUTE, CE SOIR...

IV

ESKUAL HERRIA

V

LA TOUSSAINT

VI

PRÈS DE LA MER

I

QUAND LE SOIR BASQUE SE MET A NOUS PARLER

ÉCOUTEZ, le soir va venir, le soir si doux,
Tout rempli de chansons basques de chez nous ;
Le soir, qui met aux yeux des garçons et des filles
Un peu d'or pâle, et sur les pâles espadrilles,
Un peu d'argent ; le soir au pays de « Labourd »
Où chaque bruit ressemble a quelque mot d'amour
Qu'un souvenir lointain et tendre immortalise.
Approchez-vous ; là-bas, la Cathédrale grise
N'est plus qu'une mince îlot dans le brouillard... Tenez
Mettez-vous là tout près de moi... plus près. Fermez
Vos yeux, ces yeux couleur de nos fougères.
Nos tristesses ne sont que peines passagères.
Votre pays va vous parler comme un amant ;
Écoutez... Il dira « Je t'aime immensément

« Et j'habite dans ton sang, dans ton souvenir et dans
[tes veines ;
« Tu m'appartiens comme la montagne, comme la mer,

« Et ton cœur semblable à tous ceux de ta race
« N'est qu'une parcelle impénétrable et mystérieuse
[de ma chair.
« Tu me trouves au plus profond de toi-même,
« Dans tes gestes, dans tes nostalgiques regrets,
« Et dans cette émotion de tout ton être
« Chaque fois que tu revois l'ombre de mes cyprès.

« Tu me trouves dans tes églises aux vieilles galeries
« Dont le bois, poli par tant de générations,
« Semble retentir encore de tous les « Credo » magni-
[fiques
« Et des « Magnificat » de toutes les Adorations.

« Car c'est peut-être là, plus que partout ailleurs,
« Que se complaît mon âme obscure, insoupçonnée,
« Là, parmi les capes noires et les graves profils inclinés,
« Là, parmi les voix profondes de mes hommes.

« Je vis dans le regard brusque de tes frères,
« Dans ces yeux où sous l'austère et sombre béret,
« Brillent deux lumières immortelles :
« L'orgueil et l'amour de la liberté.

« Je prendrai tes peines les plus grandes
« Et je les bercerai. Je les estomperai,
« Comme j'adoucis, à la fin de chaque journée,
« Le bleu de ma montagne et le roux de mes landes ;
« Car je t'aime et je te retiens comme une mère
« A qui l'on revient toujours,
« Et sur le sein de laquelle on veut s'endormir.

« Et même mort, tu m'appartiens encore,
« Puisque dans mes cimetières où s'humanise l'Éternité,
« Tes enfants qui seront, eux aussi, ma chair profonde,
« Te feront revivre, chaque dimanche, parmi les pierres [rondes
« Et les roses bengales d'été... »

. . . . . .

Et voici que le soir est venu ; des voix chantent
Sur la route ; il fait mauve et gris ; l'ombre s'argente
Sous le toit de platane où notre maison dort.
Et dans le vent du sud tout imprégné d'haleines
L'âme de Ramuntcho s'en va sous les grands chênes
Vers la Rhune aux fougères d'or.

Tout s'apaise, rentrons... le retour est si doux
Quand on est deux ; nous croiserons les grands chars [roux
Pleins d'ajoncs morts et lourds, sous leurs charges [flétries,
Les bœufs, couleur d'automne, au balancement lent,
Qui vont, le mufle bas et le pas somnolent,
Écrasant les feuilles meurtries.

Les maisons blanches ont encor de la lumière
Aux murs que le soleil a chauffés ; la première
Lampe fleurit... Tous les fronts vont se rapprocher ;
La nuit prend la couleur d'une aile de palombe ;
La place du village est recueillie... il tombe
Un grand silence du clocher.

Silence au sein duquel surgit tout l'au-delà,
Les paysages bleus qu'enfant l'on contempla,
Tous les bruits familiers des choses disparues,
Des teintes, des maisons, des visages charmeurs,
Et ce murmure empreint d'émouvantes langueurs
Qui monte des landes perdues.

. . . . . .

Et le Basque s'en va parfois, cherchant fortune ;
Mais qu'il soit de Bayonne ou bien de Pampelune,
Ou des bords de l'Adour aux matins de cristal,
De Biscaye ou d'Ascain, de Soule ou de Navarre,
Il garde en lui, jusqu'à la fin, comme un avare,
La voix de son pays natal.

II

MUSIQUE DU PAYS QUE J'AIME

Musique du pays que j'aime,
La nuit descend... le jour s'éteint...
J'entends monter, d'un val lointain,
Un chant d'une lenteur extrême.

Et je m'arrête au bord d'un pré
Pour écouter ce chant sauvage,
Cette romance d'un autre âge,
Large comme un hymne sacré.

Musique du pays des danses,
Des sauts et des automnes bleus,
De la mer immense et des cieux
Tout remplis d'antiques croyances.

La voix s'enfle, plane, s'éteint ;
Un troupeau descend la colline,
Et ma tête lasse s'incline.
Sous l'émotion qui m'étreint.

Musique à cinq temps qui s'élance
Comme un hymne guerrier d'antan.
Danse héroïque comme un chant
Marche souple comme une danse.

Musique du pays lointain.
Le vent bleuit chaque montagne ;
Chaque danse est presque d'Espagne,
Chaque profil presque romain.

Musique du pays ; c'est elle ;
Ce n'est parfois qu'un simple chant,
Mais il passe par notre vent
Et la chanson nous paraît belle.

Musique du pays. Retours
Vers les heures évanouies
Où se dressent épanouies
Les fleurs de nos jeunes amours.

Musique du pays. O voix
Qui nous parle de notre mère,
De notre ciel, de notre terre,
Et de la couleur de nos toits.

Musique du pays. Romance
Du bouvier qui rentre à pas lents
Tandis que ses bœufs, somnolents,
Balancent leur mufle en cadence.

Chanson de l'enfant, du berger,
Du laboureur, du petit pâtre,
Et de l'aïeule au coin de l'âtre,
...Musique qui me fait pleurer.

Musique qui me fait pleurer
Sur l'existence et sur moi-même.
Musique du pays que j'aime
Dont on ne peut me séparer.

Plus loin, là-bas, tout un village
Doit s'endormir paisiblement ;
J'entends imperceptiblement,
Les vagues mourir sur la plage...

Et c'est avec cette chanson
Très triste et vaguement plaintive
Chanson de la mer sur la rive,
Que va s'endormir ma maison.

Musique du pays que j'aime.
Du pays des genêts en fleurs,
Des palombes et du bonheur,
Musique à l'indicible thème.

La voix s'enfle, plane... s'éteint.
Un troupeau descend la colline,
Et ma tête lasse s'incline
Sous l'émotion qui m'étreint.

Musique du pays que j'aime,
...La nuit descend... le jour s'éteint...
J'entends monter d'un val lointains
Un chant d'une lenteur extrême...

. . . . . .

Musique du pays que j'aime.

III

SUR LA ROUTE, CE SOIR...

I

Sur la route, ce soir, je chanterai la joie de vivre libre et, derrière moi, mes bœufs familiers, accouplés sous le joug, me suivront nobles et nonchalants, pleins de rêves obscurs, lourds de mystère.

Je chanterai, l'aiguillon posé en travers sur mon cou, le béret un peu sur les yeux, car le soleil est bas derrière les chênes. Il y a de l'or sur la route parmi les feuilles ; il y a du rouge au bord du ciel... il y a du bleu dans mon cœur.

Je chanterai...

Bayonne est encore loin ; le jour baisse, mais il est doux, car c'est l'automne et les routes sentent la châtaigne, la tourterelle et le piment.

Je chanterai sans trop savoir quoi ; les vieux airs se brouillent dans ma tête : « Catalin, tuputtou » ou bien « Ikustenduzu » ou bien ce cantique « Agur ama maïtea »... Je ne sais plus bien...

Il fait trop beau pour chanter un vrai air. Je laisserai aller ma voix sous le ciel comme elle voudra, comme une fumée.

Bié, mes bœufs, aintzina (1) il faut arriver à Bayonne car mon amie m'attend près de la fontaine de Saint-Léon.

II

— Mais si... je te dis.

— Il est trop tard, je dois partir !

— Allons, Piarresch, bois encore un verre ; tes bœufs attendront.

C'est vrai, ils attendent devant l'auberge ; l'un d'eux s'est couché ; l'autre, debout, la tête penchée, tordue par le joug, rumine paisiblement.

Le soir embaume la fougère.

Trois garçons sont assis autour de la table, les yeux pleins de rires, les lèvres graves — le rire des Basques est tout dans leur regard.

— Je te dis qu'il est tard. Pour Bayonne, j'ai encore une heure de route. Allons, adieu ; laissez-moi aller, maintenant.

Regardez, une étoile déjà dans le ciel ; là-bas, une lumière brille près de la cathédrale. Allons, allons, adieu !

... Je marcherai en songeant à elle... elle a des yeux si tendres ; je veux l'épouser à la Saint-Jean... Tout le ciel est en moi, ce soir... Comme l'air est tiède, comme

(1) En avant, mes bœufs.

il est doux à mes lèvres. J'ouvre la bouche pour le sentir mieux passer sur mes dents, sur ma langue il caresse comme une main, le vent du sud. Il pleuvra demain. Là... je vais entrouvrir mon col pour mieux sentir le vent sur ma poitrine... Je ferme les yeux... Toute la jeunesse tremble en moi. Que les routes basques sont belles pour les jeunes bouviers!

— Allons, Allons, Bié, mes bœufs ! Aintzina ! Il faut arriver à Bayonne, car mon amie m'attend près de la fontaine de Saint-Léon.

III

— Ah ! voilà les grands arbres et l'octroi, et les fossés près des vieux murs ; ah, voilà Bayonne.

Retourné, le bras levé l'aiguillon dans le prolongement du bras, Piarresch appelle ; les bœufs suivent ; les clochettes tintent. La campagne, derrière, entre dans l'obscurité de la nuit.

— Je vais passer par le camp... je n'aime pas beaucoup la ville, et les rues, et les lumières ; il faut tout le temps surveiller les bœufs, par ici, c'est mieux.

Que la nuit est paisible !

— Bientôt... bientôt, je la trouverai... Comme sa jeune poitrine remue doucement quand elle respire !

Je vais compter jusqu'à cinquante pour passer le temps : Bat, bia, iru, lau... Pourvu qu'elle m'attende encore !

Voici la flèche de la cathédrale comme un cierge sombre ; les remparts larges et gris. Combien de choses

ils ont dû voir... combien d'amours... Ama-bortz, Amasei...

— Par les cornes du diable ! Les bœufs se sont arrêtés et moi qui allais, qui allais ! Où sont-ils maintenant ?

Bié, mes bœufs, allons, allons, Aintzina ! Il faut arriver car mon amie m'attend près de la fontaine de Saint-Léon.

LUI

O mon amie, c'est l'été, le merveilleux été. Il chante en nous comme un peuple de cigales et le soleil a doré tes bras comme des raisins.

Nous sommes jeunes tous les deux. On dit que la jeunesse passe vite, mais vois-tu les heures ne sont longues que lorsque on les regarde avant de les avoir vécues. Aujourd'hui nous sommes jeunes et demain et toute l'année, encore nous le resterons... Et c'est maintenant l'été.

Nous avons rentré la dernière charrette de foin juste à l'heure de l'angélus. Il y avait de la poudre d'or dans l'air ce soir, et, sur ta peau brune, une poussière fine qui te mettait un duvet léger comme le matin en laisse sur nos prés.

Il y avait aussi de l'amour dans l'air. Il semblait nous guetter. J'ai senti son souffle ardent passer sur ma nuque.

Et maintenant, la nuit vient. Je suis troublé et une lassitude m'enveloppe dans laquelle il y a une immense volupté.

Mes muscles se détendent ; mes lèvres s'entrouvrent...

O mon amie, que la vie est douce auprès de toi !

Demain matin, à l'heure où les laitières vont vers la ville, nous partirons et nous irons vers la mer. Nous irons sur la plage qui, à cette heure, est comme un désert ; nous entrerons dans l'eau blanche et verte ; nous nous ferons rouler par les grandes lames ; nous sentirons avec délices l'eau froide ruisseler sur notre peau. Et nous irons nous étendre, nus, au soleil déjà brûlant... Peu à peu, il nous sèchera ; il nous pénétrera de sa chaleur ; l'eau s'évaporera ; nous nous engourdirons, les yeux à demi-fermés, la tête sur nos bras repliés ; et je verrai à côté de moi, tes longs cheveux couleur d'automne comme des algues miraculeuses

...O mon amie, c'est l'été, le merveilleux été. Je suis las... Comme le foin était lourd ce soir ! Écoute ces coassements ! il fera chaud encore demain.

Laisse-moi mettre ma tête dans le creux de ta poitrine. Tiens, voici qu'on chante là-bas derrière les peupliers...

Demain nous irons vers la mer... demain de bonne heure... Ton souffle est comme la caresse du soir... Je rêve déjà... nous irons...

O mon amie, que la vie est douce auprès de toi !

ELLE

Oh, mon amour, mon amour, pourquoi détournes-tu les yeux, ces yeux sombres où brille un feu perpétuel ?

Reste auprès de moi, contre moi... Ta taille mince est une joie et ta poitrine un refuge...

Tu me fais songer aux pâtres divinisés par les légendes et ta peau douce, plus lisse que les pierres de la Rhune, sent le soleil et le froment.

Quand tu m'as rencontrée le premier soir à la fontaine des trois cyprès, tu m'as aidée à poser sur ma tête la cruche ventrue où l'eau fraîche clapotait. Je suis repartie, mais ton regard me suivait, m'enveloppait... comme tu m'aimais déjà !...

Le lendemain, tu m'as aimée mieux encore.

Il y a un an...

Aujourd'hui, je t'aime plus que toi.

C'est la vie.

Ton regard est plus distrait, moins fervent, quand il se pose sur moi.

Oh, mon amour, mon amour...

Quand je regarde ce corps, où la jeunesse et la force resplendissent, ces cheveux bouclés, ces jambes sveltes et puissantes ; quand je suis des yeux ce petit sillon d'ombre qui descend de ta nuque à tes reins cambrés, un tremblement monte en moi et mon cœur bat si vite qu'il me semble que je vais mourir.

Mais je te préfère encore lorsque, tout en blanc, chaussé de sandales et ton béret sur la tête, tu danses le dimanche soir sur la place de Saint-Jean-de-Luz.

Tes pieds agiles touchent à peine le sol et multiplient les pas pour suivre exactement le rythme de l'arin arin... et de temps en temps, s'arrêtent net pour repartir plus alertes encore.

Je vois tes muscles saillir sous la chemise blanche et

ta longue figure qui ressemble à celle d'une vierge espagnole, paraît refléter une joie secrète et profonde.

Tu me souris ?

Je te parais puérile ?

...Entoure-moi encore de tes bras nus...

Regarde-moi.

Tes yeux renferment tout l'univers comme un brin de muguet renferme tout le printemps.

Oh, mon amour, mon amour...

Reste près de moi et je ne vieillirai pas.

IV

ESKUAL HERRIA (1)

— Nous les Basques, les vrais qui sommes nés au bord
De la montagne bleue, et que, plus tard, la mort
Viendra prendre chez nous pour le dernier voyage,
— Nous, qui sommes ce peuple étrange, un peu sauvage
Dont on a dit souvent qu'il n'était pas français,
— Nous tous, pétris d'orgueil, qui n'avouons jamais
Qu'il soit au monde un plus beau pays que le nôtre,
Et qu'il puisse exister un chant national autre
Que l'hymne célébrant l'Arbre de Guernica
— Nous, qui, des bords en fleurs de la Bidassoa
Jusqu'à la ligne verte où la lande commence
Avons fait dans la France, une petite France,
Si bien que la Patrie est pour nous un foyer.
— Nous qui, dédaignant d'autres arbres : le noyer,
L'érable, le bouleau, l'acacia, le frêne,
Ne connaissons chez nous qu'un seul arbre : le chêne,
Et qu'un seul cri d'appel, la nuit : l'Irrinzina (2)

(1) Le Pays Basque.
(2) Cri de ralliement des contrebandiers dans la montagne.

— Nous pour qui le Seigneur, un jour, imagina
De rapprocher la mer immense et la montagne
Et qui permit aussi que le vent bleu d'Espagne
Nous apporte avec lui des parfums d'orangers
Si capiteux parfois, pleins d'arômes légers,
Qu'ils nous grisent, les soirs d'automne, sur la Nive !
Nous, les Basques, les vrais, ceux qui tous les jours [vivent
Plus heureux d'être nés dans leur village blanc,

*
* *

Ce qui fait notre amour, toujours, toujours plus grand
Pour ce petit pays des bords des Pyrénées,
Ce qui fait que, si loin qu'on aille, ses pensées
Reviennent toujours, d'un seul vol, avec amour
Vers ce ruban d'azur moiré que met l'Adour
Dans la verdeur des prés au pied des Trois Couronnes (1)

*
* *

Ce ne sont pas, surtout, ces jours que les automnes
Nous apportent, divins, comme un tardif été.
Ce ne sont pas ces printemps doux, ces soirs de Mai,
Ce ne sont pas non plus, nos maisons, nos vallées,
Les tons du crépuscule entrant dans les allées,
Les hommes au profil de Romains, les enfants
Qui passent sur la route avec des cris, des chants,
Et, sur leur front bruni, leur cher béret de laine ;

(1) Montagne des Pyrénées.

Ce ne sont pas, non plus, d'un blanc de porcelaine,
Nos villages groupés au bord de l'Océan,
Ceux qui, pour tout refrain, ont la douceur du chant
Harmonieux de l'eau qui glisse sur la dune ;
Ce ne sont pas les nuits de fête, au clair de lune,
Les joyeux fandangos qu'on danse quelquefois.
Ce ne sont pas les noms aimés de nos endroits,
Ces noms qui font en nous tinter une clochette :
Cambo, Jaxtou, Véra, Sare, Itsassou, Helette.
Ces noms qui font toujours retentir un écho
Dans chacun de nos cœurs où dort un Ramuntcho
...Ces noms qui, tous, ont l'air un peu d'avoir une aile ;

*
* *

Ce ne sont pas les soirs si doux sur la Nivelle,
Nos beaux champs de maïs si blonds, nos bois, nos prés,
Et — grand — surtout dans l'or des matins empourprés
Le geste du semeur sur nos sillons qui tremblent.
Ce ne sont même pas nos églises où semblent
Doucement sommeiller l'âme des Basques morts,
Ces églises qui vous invitent au remords,
A la prière, tant leur ombre est solennelle...

*
* *

Non, la chose qui nous transporte toujours, celle
Qui nous rend tous pareils à des épis dorés,
Qui met dans notre sang de grands frissons sacrés,
Et qui donne aux absents l'amère nostalgie,
Ce que nous adorons, tous, jusqu'à la folie,

*
* *

C'est la grande lumière où baignent nos maisons,
Nos landes et nos champs. C'est, en toutes saisons,
Cette intense clarté dans les jours de vent tiède,
Qui permet à la chose affreuse, la plus laide,
De paraître splendide, un instant, au soleil.
C'est l'étincellement de ce reflet vermeil
Que le couchant, comme un manteau d'or magnifique,
Étend, éblouissant, le soir, sur l'Atlantique
A l'heure où vient du large un suprême rayon...

. . . . . .

Et surtout, c'est en nous, la couleur du vallon,
Où notre maison rit sous son toit de platane...
C'est partout, dans le val ou sur le foin qu'on fane,
Sur le blé, dans les bois, l'été, sur les maïs,
Cette grande lumière où dort notre pays!

V

LA TOUSSAINT

La Toussaint; les chrysanthèmes. Le son des cloches meurt dans l'air. La nuit arrive. Une à une, les maisons blanches, dans la lande, s'éteignent comme des veilleuses fatiguées et, dans l'église sombre, sur les tapis de deuil, les femmes en cape prient encore devant leur cierge. La voix des morts murmure indéfinissablement sous les vieilles galeries. Elle renferme tous les souvenirs, toute la mélancolie du passé, et l'inanité des choses vivantes.

Mais, sur la route baignée d'ombre, dans le vent tiède, les jeunes gens à pas feutrés, lestes, souples, joyeux, s'en vont parmi l'odeur âpre des terres labourées.

Ah, Piarresch ! allons, allons, le bruit que fait tes espadrilles sur les feuilles rousses n'est pas triste malgré l'automne, malgré le jour des morts, car ta démarche est rapide, élastique, et tu n'as que vingt ans.

Plus tard, tes pas, sur la même route, seront moins vifs. Alors, seulement le bruit des feuilles écrasées touchera ton cœur.

Reste jeune, Piarresch, longtemps, reste de ta race. Reste svelte, imberbe comme tes ancêtres, comme les anciens que tu vois au village. Aime ta vieille église, aime la vie, aime l'honneur, aime la volupté ; garde l'orgueil de tes origines ; soigne tes bœufs ; le dimanche, joue à la pelote contre le mur rose.

N'oublie jamais de rentrer le soir dans la petite maison que t'ont laissée tes pères, là-bas, au pied de la montagne, et les jeunes filles qui savent que tu es l'aîné, diront, en te voyant venir sous les platanes : C'est Piarresch Olagaray, Seigneur d'Arancéta.

VI

PRÈS DE LA MER

Près de la mer, autour d'une église qui dresse
Comme un dernier fronton le mur de son clocher,
Il est un cimetière, émouvant de tendresse
    Où le soir, passent les bergers.

Pas de grands monuments, de marbres, ni de grilles :
Quelques cyprès, de l'herbe et, parmi les rosiers,
Des stèles où l'on voit, les dimanches, prier
Les hommes découverts, les femmes en mantille.

Pas de tristesse ; un peu de gravité, un peu
    De calme et de mystère ;
Et surtout l'immensité de notre lumière,
Et la Mer reflétant le sourire de Dieu.

Ainsi, près du mur rose où les enfants s'amusent,
Minces, droits, et rivés au sol familier
    Ainsi qu'un rang de peupliers,
Nous vivons tous, de père en fils, sans que rien n'use
    La force éternelle d'aimer.

Jeunes, nous commençons à comprendre les choses.
Nos yeux, intensément, contemplent la Beauté.
Notre sang, tout rempli de soleil et d'été
Charrie en nous toutes les roses.

Plus tard, lorsque vieillir pour nous se fait si doux
Que l'on s'en aperçoit à peine,
Graves, nous ressemblons alors aux grands bœufs roux
Dont les chars primitifs grinçants sur les cailloux
Ajoutent je ne sais quelle grâce romaine
Aux paysages de chez nous.

Mais toujours c'est autour de l'église ancestrale,
Du cimetière et de la place aux vieux gradins,
Qu'est enclose pour nous l'ombre patriarcale.
De nos soirs et de nos matins.

Le matin, c'est la cloche aux angélus sonores
Qui tinte en larmes de cristal,
Quand les cris des enfants sont des gouttes d'aurore
Sous le chêne monumental.

Dans l'air basque, léger, bondissant et avide,
Notre cœur, que jamais un cœur n'enchaînera,
Ressemble a quelque balle étonnante et rapide
Qu'aurait lancée un invisible chistéra.
Et quand, dans le jardin des Morts, mélancolique,
Et tendre à force de douceur,
La paix virgilienne et deux fois symbolique
De chaque soir met sur les roses sa pâleur,
Nos stèles que jadis on fit discoïdales,

Peut-être bien exprès
Sont parmi les ifs bruns si rondes et si pâles
Qu'elles semblent soudain, avec leurs astragales,
Des médailles de pierre au cou noir des cyprès.

Car Basques, et voulant quelque chose de basque
Sur la tête, pendant la vie et même après,
Comme on pend, au chevet du soldat mort, son casque,
Par une idée étrange, orgueilleuse et fantasque,
Nos tombes ont encor la forme d'un béret.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
20 MARS 1950, SUR LES PRESSES
DE LA SOCIÉTÉ D'EXPLOITATION DE
L'IMPRIMERIE BELLENAND - PARIS.
0.936.

Dépôt légal 1er trimestre 1950.

PIERRE D'ARCANGUES

SHORLÉKOUA

(TERRE OU JE SUIS NÉ)

Pièce en 2 actes

suivie de

SIX POÈMES SUR LE PAYS BASQUE

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 066734382